

Les voluptés secrètes d'Artémis

À Pierre Michon, prosateur

La saison des amours

Elle le sentait. Encore quelques heures, et l'on entrerait dans cette période où les cerfs et les biches de la forêt allaient répondre à l'appel impérieux d'Aphrodite. Pour six jours et sept nuits, Artémis laisserait inactifs son arc et son carquois. On ne tire pas sur ceux qui conçoivent les proies de demain. Elle ne manierait ni l'épieu ni le coutelas. On ne perce pas le cœur de ceux qui se pénètrent pour se multiplier, fussent-ils beaux à mourir et couronnés des ramures les plus rares. Les journées et les nuits seraient chaudes, le ciel d'octobre immobile, et nul sang ne serait répandu, si ce n'est celui des combats pour la possession des femelles les plus brûlantes ou celui des saillies les plus hardies.

Période morose pour la seule Artémis qui, chaque année, l'oubliait dans l'opium du sommeil, l'ivresse des vins sucrés et la ronde incessante des jeux que lui prodiguaient ses jeunes compagnes. Les filles, qui en rêvaient comme d'une véritable fête, avaient préparé secrètement mille délices pour divertir leur maîtresse : duvets d'autruche, harnachements multicolores, masques d'animaux imaginaires, doux instruments de pierre et d'ivoire, oblongs et pénétrants, amoureuxment polis à la main pendant des mois, bandeaux de soie noire, mises en scènes fantasques, paroles de cristal et mots obscènes forgés pour la circonstance, que répétaient à l'infini des oiseaux parleurs enfermés dans des cages.

Trois jours avaient passé ainsi comme un songe. Depuis le matin ce n'étaient que soupirs, plaintes d'amour et paroles chuchotées dans la chambre de la déesse. Rivalisant d'invention pour éveiller son désir, ses quatre favorites s'affairaient autour d'elle avec leurs doigts agiles et leurs langues expertes, habiles à composer les philtres d'amour, mêlés de neige, qu'elles versaient de leurs lèvres à sa bouche par de profonds baisers. Chaque nouveau jeu arrachait à Artémis des cris de joie et de surprise. Devant leurs caresses les plus audacieuses, la déesse par jeu faisait mine de se révolter : « — Petites démons ! Qu'osez-vous faire à la vierge Artémis ? » Alors les filles, en chœur, sur

trois notes de cithare, répliquaient : « — Vierge de tout contact avec les hommes, assurément ! Mais , divine Artémis, où voyez-vous ici l'ombre d'un homme ? » Et toutes éclataient de rire, et jamais peut-être la chasseresse ne s'était sentie aussi vivante.

Or, vers la fin de cet après-midi-là, alors que les filles lui préparaient un nouveau sortilège, pourquoi la langoureuse Artémis s'était-elle dégagée de leurs étreintes ? Elle avait bondi des draps, s'était jetée dans l'eau glacée de la fontaine, sautant et éclaboussant partout à l'entour comme une gamine folle, moquant la mine dépitée de ses petites amantes, et dansant sur les granits sans s'inquiéter de cette vague odeur d'homme qui venait des buissons de lauriers.

Puis elle s'était fait coiffer en fines tresses à la manière africaine, épiler, parfumer et maquiller par sa suivante, en demandant son fard de sang, ocre rouge et noir de fumée, celui-là même qu'elle portait pour les chasses les plus cruelles. Et qui saurait dire pourquoi, une fois peinte aux couleurs du massacre, la déesse s'en était allée rêveuse, vers la grande forêt, vêtue de sa seule tunique de lin, sans lames ni traits et mains nues, dans l'air encore brûlant du soleil couchant ?

En traversant la plaine des hautes herbes, la rouge Artémis s'étonnait de ne pas sentir la terre vibrer sous le piétinement de sa meute. Bien qu'elle marchât en serrant les genoux, les graminées, séchées par les longues ardeurs de l'été, lui griffaient très haut l'intérieur des cuisses. Elle souriait à cet agacement, fredonnait même des vers licencieux, en songeant au profil d'homme si beau qu'elle avait entraperçu sous les feuillages, tout à l'heure, à la fontaine, et dont il lui semblait encore sentir, de loin en loin la présence.

Le peuple des cerfs

À la lisière des grands bois, elle déchaussa ses sandales et, le cœur battant, aussi silencieuse qu'un léopard, se coula entre les buissons. Aussitôt, elle commença à les entendre. C'était comme des voix humaines, des plaintes rauques, de brefs cris soudains, des halètements qui se répondaient de loin en loin. Et plus Artémis s'enfonçait dans la forêt et plus ces voix s'enflaient et se multipliaient comme si Écho lui-même leur eût prêté ses sortilèges.

Des frôlements, des craquements de bois morts, de brusques expirations se faisaient entendre. Les bêtes étaient tout près. Accroupie, prête à bondir, Artémis,

cherchait à sa ceinture une lame, mais ses doigts toujours ne rencontraient que la courbe de sa hanche. À sa poitrine, aucune bride de carquois, à son épaule aucun arc. Libre, la toile de sa tunique à chaque mouvement frôlait sa peau d'une caresse si insistante qu'elle sentait l'extrémité de ses seins devenir dure et presque douloureuse.

D'un geste, elle fit glisser son vêtement par-dessus sa tête et l'abandonna aux branches d'un taillis comme le serpent se libère de sa mue. À genoux dans l'ombre des buissons, menton baissé, elle considérait sa nudité : ses aréoles et ses mamelons peints, aussi obscurs que ceux des Nubiennes, la courbe de son ventre, l'ombre du triangle, minuscule mais si finement dessinée par sa servante juste au-dessus de sa fente nue, ses longues cuisses cuivrées, et la nacre de ses ongles enfoncés dans la mousse. À la splendeur d'Aphrodite elle-même, Artémis n'avait rien à envier.

Oublieuse de la forêt, les yeux mi-clos, elle jouait des doigts avec un rayon de lumière, attentive au sens de chaque photon, souriant au message intime que lui adressait son frère jumeau, Phoïbos le lumineux, lorsque, tout à coup, à deux pas du buisson où elle s'était tapie, dans un déchirement de branches, une masse gigantesque jaillit devant elle. C'était une biche blonde, serrée de près par un grand cerf vingt cors, majestueux. Sous son ventre, un sexe énorme, palpitant, se dressait noir comme de l'ébène, impérieux comme un totem. Et à chaque seconde, le sexe de la bête semblait encore grandir avec un battement qui le faisait vibrer de toute la force de son sang.

La déesse éprouva un peu de peine à détacher ses yeux du membre de l'animal. Immobile, devant lui, la biche, tête penchée, semblait tendre sa croupe. Artémis vit distinctement du rose s'ouvrir entre les lèvres brunes de la femelle et de ce rose s'écouler un mince filet translucide qui faisait un bruit mat en tombant, goutte à goutte, sur les feuilles. Le temps s'était arrêté. Des rayons couleur d'ambre traversaient les feuillages. Le cerf se cabra et le sexe noir, luisant comme une épée d'obsidienne, plongea d'un coup dans le ventre de la biche, qui eut un gémissement de femme.

Artémis, elle aussi, avait failli crier. Elle se détestait maintenant de n'être pas demeurée à faire la sieste entre ses belles, en venait à se demander quand ces petites sottises allaient enfin la réveiller de ce cauchemar, ou lui offrir comme ce matin - n'importe quoi fera l'affaire - l'assaut brutal qui apaiserait sa fièvre. Lentement, à reculons, sans un bruit, elle s'enfonça dans la forêt. Et elle marcha longtemps en évitant les voix. L'astre du jour

commençait à décliner lorsque la belle Artémis gravit le rebord ombragé d'une colline derrière laquelle s'élevait une immense clameur.

Miniature du soir

À peine eut-elle franchi le sommet, qu'un spectacle extraordinaire l'arrêta. Au centre d'une clairière, tapissée d'herbes sèches abattues par les vents, et qui faisaient à ce cirque naturel un fond jaune d'or comme brossé à grands coups de pinceau, se tenait une multitude de biches et cerfs noirs, d'une race inconnue, aux bois démesurés. Leur pelage et les ramures des mâles étaient d'un noir de velours plus intense qu'une nuit sans lune, leurs yeux brillaient comme des lampes, et tous ces animaux, accouplés deux à deux, ou trois par trois, se livraient à une gigantesque orgie.

Les mâles réaient, les femelles bramaient, et une puissante odeur de musc emplissait le vallon. Artémis, le cœur battant, à pas comptés, marcha résolument jusqu'à la horde, et lentement s'allongea sur l'herbe jaune, non loin des saillies et des corps entremêlés. Les animaux semblaient ne prêter aucune attention à sa présence. Étendue sur le dos, genoux légèrement pliés, elle avait fermé les yeux, abandonnant ses autres sens et sa pensée au démon de l'imprévisible.

Artémis sentit d'abord un souffle, puis l'impression rude d'une langue sur son sein gauche. Un cerf s'affairait sur sa poitrine, sans la mordre, mais en répandant sur elle des flots de bave qui ruisselaient le long de son cou et la faisaient frissonner. Puis il y eut une autre haleine près de ses jambes, et le plat d'une ramure effleura son ventre, doucement. Les bois de l'animal glissaient sur sa hanche, suivaient l'arrondi de ses fesses, la soulevaient un peu. Par un mouvement ferme et doux à la fois, elle se sentit retournée, comme si l'animal avait voulu qu'elle se tînt sur le flanc.

Elle entrouvrit les paupières. Des mâles faisaient cercle autour d'elle et la considéraient avec des allures sournoises. Le premier cerf continuait à lécher ses seins, avec brutalité ; le second, sexe dressé sous son ventre, s'était avancé au-dessus d'elle. Poussé par un autre cerf qui se tenait derrière lui, il se trouvait maintenant si proche qu'elle pouvait presque atteindre le membre de l'animal. En s'étirant, elle réussit à le prendre à pleine main.

Il était brûlant, dur comme la pierre d'un foyer, mais si glissant qu'il fuyait comme un poisson sur sa paume.

D'un geste vif, Artémis parvint à le saisir. Le membre gonfla dans le cercle de ses doigts, devenait énorme. Elle le serrait fort, au point qu'elle sentait battre dans sa main le cœur du grand cerf noir. Les pulsations précipitées vibraient dans son bras et résonnaient à grands coups jusque dans sa poitrine, au rythme de son propre cœur. Le cerf poussa un cri profond, et fit un pas de côté. Artémis dut lâcher prise ; l'animal en dressant la tête vers le ciel recula de quelques pas, hors d'atteinte.

Il venait à peine de se dégager, qu'à côté de lui, un troisième cerf, accouplé avec un autre mâle et ne formant plus avec son compagnon qu'une seule masse noire à double tête, entreprit de se livrer à une étrange tentative : lentement mais avec assurance, il avançait l'extrémité de sa ramure vers les lèvres d'Artémis, comme pour l'obliger à sucer la pointe de ses cornes. Docile à son manège, Artémis ouvrit la bouche. Sous sa langue, l'andouiller lui parut avoir les saveurs mêlées de la vanille et du réglisse. Il se retira.

Plus aucun animal ne touchait Artémis, mais une fièvre l'avait gagnée. Le visage en feu, elle ne parvenait pas à détacher son regard du second cerf, celui dont elle avait saisi le membre. Il était toujours en érection et la fixait intensément. En se retournant sur les genoux, elle se mit à quatre pattes, cambrée, et lui présenta ses reins comme une biche, en imitant la plainte des femelles. À sa voix, l'animal eut un tremblement.

Il se tendait vers elle de tous ses muscles, comme s'il allait se cabrer, semblait prêt à fondre sur elle. Artémis retint sa respiration. Le sang battait à ses tempes. Elle attendait le choc. Mais tout à coup, le cerf détourna la tête et, avec lui, d'un seul mouvement, tout le cercle des mâles s'éloigna au galop. Entre ses cuisses, une douleur sourde vibrait comme la toupie des sorcières. Aucun mâle ne la prendrait. C'était la vengeance des animaux, leur manière à eux de lui retourner les flèches meurtrières qu'elle leur avait prodiguées depuis toujours.

Saisie d'une insurmontable fatigue, Artémis s'allongea sur le ventre en posant sa joue à même le sol, sur le tapis doré des herbes sèches. Le regard perdu dans une rêverie atone, elle considérait, par-dessus son bras et son flanc, le peuple minuscule des cerfs qui s'ébattaient au loin de l'autre côté du vallon, rangés en file comme s'ils couraient sur sa peau, tout le long de son corps. Brusquement elle eut comme une hallucination.

À la lisière de la clairière, par deux fois entre les feuillages, au Sud puis au Nord, Artémis aux yeux perçants, avait distingué un profil d'homme, bouche

béante, qui cherchait à se dissimuler. Un mortel qui l'épiait, qui l'avait peut-être vue s'offrir aux cerfs, le même garçon à n'en pas douter que celui dont elle avait perçu la présence à la fontaine, et derrière elle dans la plaine. Il l'avait suivie. Un homme assez aventureux pour se risquer seul dans la grande forêt !

Actéon

Il ne pouvait s'agir que d'Actéon. Ses suivantes lui en avaient parlé : un fameux chasseur, à ce qu'elles disaient, le plus viril des mortels, peut-être, mais somme toute rien qu'un homme, autant dire un jouet impraticable ! ajoutaient-elles en pouffant de rire. Et elles avaient raison. Zeus ne plaisantait pas avec les principes. Mais Artémis avait beau savoir qu'elle rêvait l'impossible, elle aurait bien aimé qu'en dépit de tout le bel Actéon quittât sa cachette, vînt à elle et la prît sur le champ.

Actéon — c'était bien lui — comprit-il le souhait d'Artémis ? Pensa-t-il que la déesse nourrissait une inclination particulière pour les cervidés ? Manquait-il tout bonnement d'esprit ? Nul ne saurait le dire avec certitude, mais le désir qui le portait vers Artémis devint en un instant si invincible que, pour être autorisé à l'approcher, ou dans le seul espoir de lui plaire, il implora la grande Aphrodite, d'être aussitôt, et fût-ce pour toujours, changé en cerf. Et il fut entendu.

À peine eut-il formé pleinement ce souhait dans son esprit que le sortilège s'accomplit, sous les yeux mêmes de la déesse qui, de sa forme d'homme le vit en peu de temps se changer en un cerf de belle taille. Un peu déconcerté par sa nouvelle apparence, Actéon semblait hésiter à avancer. Artémis soupçonnait un envoûtement, une illusion de ses yeux, un mirage de l'air, un piège peut-être.

Mais sous le ventre du cerf aux allures si craintives, le signe de la passion était si prometteur qu'elle ne mit pas longtemps à éloigner de son cœur toute méfiance. D'ailleurs, le nouvel Actéon ne manquait pas d'allure. Et puis, quelle élégance, quelle astuce pour contourner les interdits ! Elle courut vers lui, riant à gorge déployée, l'encourageant des gestes et de la voix à la rejoindre au plus vite.

Quand ils ne furent plus qu'à peu de distance l'un de l'autre, Artémis plus belle que jamais, sans le quitter des yeux, fit volte-face, et jambes largement ouvertes, se laissa tomber en avant sur les mains, bras tendus, provocante et moqueuse, en lui offrant ses fesses cambrées, comme elle

l'avait fait pour le grand cerf noir. Mais hélas ! tout aussi inutilement. Avant qu'Actéon n'ait pu atteindre la déesse, faisant irruption de la forêt où il les avait laissés, la meute furieuse de ses cent chiens, hurlant et écumant de rage, incapables de reconnaître leur maître sous les traits du grand animal, se jeta sur lui, tailladant son corps en mille pièces. Et en quelques instants Actéon fut dévoré.

Épouvantée par les hurlements du carnage, poursuivie çà et là par les molosses, la compagnie des cerfs prit la fuite en s'égayant de toute parts dans la forêt. La clairière était déserte. Les chiens n'avaient laissé du bel Actéon qu'une éclaboussure vermeille qui imbibait la terre et les herbes écrasées. Secouée par des sanglots sans larmes, Artémis se traîna jusqu'au lieu du supplice et, genoux serrés contre la poitrine, se roula longtemps dans la boue et le torchis couleur de sang.

La nuit venait. Apollon-Phœbus, son frère jumeau, s'était éclipsé. Le ciel attendait les ordres d'Artémis. La déesse se retira au cœur de la forêt, où sont trois pierres dressées, vestiges des premiers temps, pour accomplir sa métamorphose. Il y eut dans l'air un vrombissement de flèche, la lune parut et, au pied des monolithes, le corps d'Artémis sombra dans un sommeil sans images. De mémoire d'insomniaque, l'astre de la nuit ne fut jamais aussi rouge que cette nuit-là.

Le peuple des panthères

À l'aube, Artémis se réveilla, entre les trois pierres levées, sans souvenir de sa course dans le ciel, mais l'esprit maussade, toute rembrunie par les cruelles aventures de la veille. Un rayon blanc, caressant avec insistance son sein gauche, lui rendit aussitôt le sourire. C'était son frère qui la moquait de sa méchante humeur. Il lui rappelait leurs jeux sur les rochers de Délos, lorsqu'il se travestissait en panthère féroce et elle en victime, sous les traits d'une simple mortelle, et qu'elle enrageait d'avoir toujours le mauvais rôle. Il avait raison. Et cette vieille histoire venait de lui donner une inspiration : elle allait marcher vers le Sud, à la rencontre de ces mystérieuses panthères androgynes qui habitaient la zone la plus chaude de la forêt, au-delà des marécages.

Elle n'en avait aperçu que très rarement au cours de ses chasses, et toujours de trop loin pour les atteindre avec ses flèches. C'étaient des créatures hybrides qui se tenaient indifféremment debout ou à quatre pattes, d'une agilité aussi remarquable pour courir sur la terre que pour se déplacer dans les arbres. Une silhouette noire et luisante au pelage ras, une physionomie de grand chat aux crocs

acérés, des pattes armées de griffes rétractiles et une longue queue leur donnaient toute l'apparence du félin.

Mais la complexité de leur feulement, articulé comme une langue, leur habitude de vivre debout et leur aisance à se fabriquer des outils obligeaient à reconnaître dans cette race une ressemblance troublante avec le grand singe nu qui avait appris si vite à tailler les silex. Comme lui, les panthères androgynes étaient célèbres pour leur cruauté, leur versatilité et l'extrême liberté de leurs mœurs, aggravée chez elles par le fait – leur nom venait de là – que tous les individus de leur espèce étaient dotés des deux sexes.

La clairière

Après deux heures de courses dans l'eau nauséabonde des marais, Artémis était entrée depuis un moment déjà dans le territoire des panthères. Mais elle avait beau scruter la forêt, les seuls animaux qu'elle apercevait étaient des oiseaux chanteurs, pareils aux toucans, qui voletaient lourdement de branche en branche en emplissant l'air de vrilles et de mélodies dissonantes.

L'aspect des bois avait changé. Elle traversait maintenant une interminable futaie d'arbres blancs, aux larges feuilles étincelantes, plus pâles qu'à leur verso, les frondaisons du peuplier argenté. La lumière du matin reflétée à l'infini par ces innombrables ramées miroitantes faisait un espace sans ombre, sans profondeur, presque sans distance, dans lequel elle avançait avec l'aisance que l'on éprouve dans les rêves. Le sol jonché de ces feuilles blanches étouffait ses pas comme si elle eût marché sur de la laine ou de la neige. Artémis avait l'impression de parcourir les mêmes lieux depuis un temps indéterminé, lorsque tout à coup, passant à travers un embarras de lianes, elle déboucha sur une vaste éclaircie.

C'était une clairière au centre de laquelle se trouvait un arbre gigantesque, ocre rouge comme un fût de baobab et presque aussi large que haut. Il paraissait mort et sec, mais Artémis en s'approchant, reconnut bien vite qu'il avait seulement perdu ses ramures d'été, un feuillage d'ailleurs à l'aspect très singulier. Ça et là, autour du tronc, disséminées sur le sol, on distinguait quelques feuilles, différentes de toutes les autres, qui avaient visiblement appartenu à l'arbre. Elles avaient la forme d'une main et présentaient à leur surface une multitude de signes ressemblant à des yeux.

En se penchant pour examiner une de ces feuilles de plus près, Artémis aperçut au sol, sous une ramée de

branches abattues, l'extrémité d'une sorte de bâton, légèrement arqué, semblable à un bois flotté, mais d'une plus grande densité, épais comme trois doigts et oblong, renflé à son extrémité et si doux au toucher qu'elle s'en saisit comme d'une trouvaille. L'objet, qui avait visiblement été poli avec patience, ressemblait à s'y méprendre aux instruments de plaisir que se confectionnaient les filles de son palais. Comment un pareil ustensile pouvait-il se trouver en ces lieux ? Voilà ce qu'Artémis ne parvenait pas à s'expliquer. Mais ce hasard lui parut de bon augure et, par jeu, elle décida de le garder.

Sur toute l'étendue de la clairière, le vent avait couvert la terre d'une épaisse couche de feuillages blancs arrachés aux buissons de la forêt et qui s'étaient accumulés au pied de l'arbre au point de former une sorte de matelas propice à la paresse. La déesse, prise d'une langueur, s'y étendit sur le ventre. Le tas était si élastique, la texture des feuilles si souple et si duveteuse, qu'elle eut l'impression de s'enfoncer dans un nuage, ou de flotter sur des eaux. Elle enfouissait ses bras dans l'épaisseur des feuilles, puis, avec un rire clair, faisait d'un coup émerger la pièce de bois, en formant du bout des lèvres l'esquisse d'un baiser. Un parfum apaisant montait du sol.

Miniature du matin

Elle allait fermer les yeux lorsque soudain les oiseaux, tous à la fois, s'arrêtèrent de chanter. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle se trouva encerclée par une centaine de panthères androgynes, apparues de tous côtés comme par un enchantement. Un grand nombre avaient bondi sur les branches sèches du vieil arbre et s'y étaient installées, de tout leur long, comme pour assister à un spectacle ; d'autres tapies, ici et là, dans les jonchées de feuilles blanches, s'étaient immobilisés à proximité du tronc, allongées paisiblement comme des sphynxes d'ébène ; d'autres encore, à peine sorties des buissons qui environnaient la clairière, restaient à la lisière, debout ou accroupies, dans une position qui suggérait l'attente. Et toutes, faisant converger leurs regards vers Artémis, semblaient attendre quelque chose.

C'est alors que sortit de la forêt, une panthère de plus haute stature. Le respect que semblaient lui témoigner ses congénères fit supposer à Artémis qu'il s'agissait de leur chef. L'animal avançait en marchant sur ses pattes arrière, avec une démarche impérieuse. Il se dirigea tout droit vers la déesse. Ses grands yeux fendus où brillaient des prunelles noires, ses courtes oreilles dressées, sa longue queue qui battait l'air comme un fouet,

tout, en lui, exprimait une exaspération mêlée de convoitise. Lorsqu'il fut devant elle, Artémis, prête à user de ses pouvoirs, leva simplement le regard vers lui, sans bouger du lit de feuilles blanches où elle était étendue.

De toute sa hauteur, le Roi des panthères la toisait avec gravité. Dans un feulement modulé que la Chasseresse n'eut aucune peine à interpréter, il lui dit : « Qui que tu sois, tu es belle comme la nuit. Mais tu as profané la clairière de l'arbre de vie. À travers moi, mon peuple exige que tu te soumettes à la rigueur de nos traditions : être dévorée ou être prise, c'est la loi pour toute créature qui viole cet espace sacré. Tu as le choix, mais le sacrifice aura lieu ici et maintenant. Accepte, je t'en conjure, de te soumettre au corps du Roi car la part virile qui m'habite en a grand désir, et le peuple des Panthères estime que ce serait pitié d'égorger un si beau corps, même s'il ne peut se prévaloir, comme je le vois avec regret, que d'un seul genre.»

Artémis, la mine très sérieuse, mais souriant intérieurement, lui répondit dans son idiome, en feulant à haute voix, pour être entendue loin à l'entour : « Roi des Panthères, c'est à mon insu que j'ai offensé vos croyances. J'accepte donc la sanction que tu m'infliges, mais comme un hommage, et qui me plaît, plus peut-être que tu ne l'imagines. Quant à ma féminité, tu apercevras, je l'espère, qu'elle ne mérite aucun de tes regrets.»

Ayant ainsi parlé, la déesse avança ses lèvres vers le ventre du Roi et prit son membre entre ses mains. Il se dilatait. Elle l'effleura de mille façons avec ses seins, ses joues, ses cheveux et son souffle. La pointe, rose comme un coquillage, jaillit de son fourreau noir, puis le sexe tout entier. Elle le parcourut longuement avec sa langue, plusieurs fois le fit glisser tout entier jusqu'au fond de sa gorge. Puis, quand elle perçut une légère saveur salée sur sa langue, se renversant sur le dos comme une simple mortelle et, attirant l'animal sur elle, Artémis ouvrit docilement les cuisses pour recevoir son châtiment.

Agrippé farouchement à ses épaules, le Roi des panthères, allait et venait en elle avec sauvagerie, cognait au fond de son ventre en lui arrachant une plainte rythmée qui ne cessait de s'amplifier. Artémis, les yeux grands ouverts, n'avait pour ciel que le pelage noir de son amant, sous les doigts plus doux que l'hermine ; et le plaisir d'être sa proie était si grand qu'elle projetait sa tête de droite et de gauche. De chaque côté de l'horizon, au Nord et au Sud, bien loin derrière le peuple des panthères qui retenaient leur souffle, plus loin même que la lisière de la forêt, un profil d'homme nostalgique la regardait, à l'horizon de sa mémoire.

Tout à coup, ce qui était en elle se dilata encore, prit la dureté du silex. Artémis entendit un cri féroce déchirer les airs. Cela sortait de sa propre gorge. Le corps du Roi s'était détendu comme la corde d'un arc et sept fois la déesse sentit sourdre dans son ventre les flèches d'une semence brûlante qui frappait en elle par vagues successives. Une spirale de lumière circulait de son cœur à ses reins, et le visage enfoui dans la fourrure de son amant qui s'était écroulé sur sa poitrine, elle s'abandonna au bonheur de sentir s'élargir une à une les ondes de sa jouissance.

Le Roi des panthères reprenait à peine son souffle qu'Artémis, usant de son langage, lui murmura à l'oreille : « À moi, maintenant, délicieuse Reine, de te prendre aussi dignement que tu m'as prise. Retourne-toi face au ciel et allonge-toi de tout ton long sur mon corps, sans craindre de t'abandonner à ton autre nature ». Après un instant d'hésitation, l'animal se laissa rouler sur le côté puis s'étendit au-dessus d'Artémis, sur le dos. D'une main plus experte encore que pour flatter sa virilité, la déesse, du bout des doigts, ne mit pas longtemps à localiser, juste au-dessous du membre qu'elle avait tant cajolé, une fente féminine qui, sous son majeur, s'ouvrit comme une plaie rose.

Dès les premiers effleurements, la panthère sembla saisie d'une métamorphose. Tête renversée sur les seins d'Artémis, elle commença à onduler doucement des hanches, avec des gémissements plaintifs. Encouragée par tant de langueur, la déesse se risqua à des caresses plus profondes, et la panthère, parcourue de frémissements, s'étirait de délectation en ronronnant, prenait les allures d'une chatte. La fente, douce et chaude, s'était épanouie comme une fleur et la main d'Artémis qui la parcourait était ruisselante.

Des branches de l'arbre, et de tous les points de la clairière, le peuple des félins suivait chaque péripétie de la scène avec la plus grande attention. Tout à coup, à un moment où le plaisir inspirait à leur Reine un cri plus profond, comme pour lui répondre, les deux panthères qui se trouvaient, sur l'arbre, à la verticale de sa tête, laissèrent pendre leurs longues queues qui se balancèrent dans le vide. D'un mouvement infallible, la Reine saisit leurs extrémités et s'y assujettit fermement, comme s'il s'agissait de cordes auxquelles elle s'attachait les poignets. Ce rituel était inconnu d'Artémis

Offerte les bras en croix, la panthère, avec un grognement qui ressemblait à une supplication, souleva ses pattes arrière comme pour s'ouvrir plus largement aux

caresses de la déesse. Sa longue queue, tendue entre les jambes d'Artémis, avait pris la rigidité d'une lance. Le moment était venu. La déesse fouilla de sa main droite sous les feuillages, se saisit du phallus de bois poli qu'elle y avait dissimulé et, d'un trait, entre les lèvres roses, le plongea jusqu'à la garde dans la vulve de la panthère. Retenant sa respiration, suspendu à ses gestes, l'animal était entièrement en son pouvoir. La main d'Artémis resta immobile pendant de longs instants, puis brusquement se déclencha.

À peine eut-elle esquissé un bref mouvement d'aller et retour, que la Reine, en s'arquant de tout son corps, fut secouée d'un spasme de plaisir si intense qu'Artémis eut l'impression que son amante n'y survivrait pas. Une plainte interminable creusa le ciel au-dessus de la clairière, et le ventre de la panthère ondulait comme une houle sous la main gauche de la déesse. Quand le silence revint, l'animal pantelant, mais vibrant de vie et de reconnaissance, se retourna pour se blottir dans les bras de la Chasseresse, avec des gestes d'amour qui ressemblaient à ceux de ses favorites. Artémis l'étreignit en fermant les yeux. Une à une, les panthères quittèrent la clairière et leur Reine resta seule de longues heures avec la déesse, sans témoin, avant de la raccompagner jusqu'aux limites de son territoire.

La mémoire

Son frère Phoebus parvenait aux derniers instants de sa course dans les nuées, et le ciel se chargeait de lueurs d'incendie lorsque Artémis, rompue de fatigue, le visage couvert d'un masque de poussière, les lèvres desséchées par une soif ardente, atteignit la plaine des grandes herbes, à une heure de marche de son palais. Des cris de toute parts éclatèrent à la fois. Les filles, dégringolant des arbres où elles étaient montées depuis l'aube pour guetter son retour, poussaient des exclamations de joie, agitant des tissus de couleur et, sifflant entre leurs doigts, couraient à sa rencontre avec ses armes, sa litière, des grappes de raisin, une amphore de vin résiné et six cruches d'eau que l'on avait tenues au frais.

Artémis s'inonda du cou jusqu'aux pieds, but à grands traits le vin et mordit à même les grappes en faisant éclater les grains sous sa langue. On l'installa sur les coussins de sa litière, à laquelle s'étaient attelées ses quatre favorites. Les flûtes de pan et les tambours de combat marquaient la cadence, et l'attelage aux jambes fines volait vers le palais comme le vent tant l'impatience était grande, dans le cœur des favorites, d'entendre le récit de leur maîtresse.

Pour se purifier des souillures qui recouvraient son corps, Artémis convia sept de ses plus belles suivantes à une grande ablution dans la fontaine. Elles firent mousser le savon d'Alep, aux senteurs d'olive et de laurier, puis la frictionnèrent avec des monceaux de pétales de fleurs pâles, des baumes et une décoction de fruits rouges. Et quand le vent brûlant du soir, qui soufflait du désert, eût séché leur peau et leurs chevelures, la déesse se retira à l'écart avec ses quatre favorites pour leur faire le récit de ses aventures. Assises en cercle sur le sable, elles écoutèrent attentivement leur maîtresse, puis chacune donna son avis et, après délibération, plusieurs choses furent décidées.

En punition des offenses que le peuple des cerfs avait infligées à la déesse, et spécialement de l'affront du cerf noir qui s'était détourné d'elle, il fut résolu un grand carnage qui durerait toute une année lunaire, et qu'une expédition serait organisée, dès la fin de la période des amours, pour capturer le grand cerf noir et l'emprisonner dans les murs du palais afin qu'Artémis, ses suivantes et chaque femme de la maison pussent en user tout à leur guise jusqu'à épuisement de ses forces. En revanche, en raison des bienfaits que la déesse en avait reçus, le peuple des panthères androgynes fut déclaré libre et digne du même respect que la société des hommes. Aucune chasse ne serait organisée sur son territoire, chaque fille du palais pouvant néanmoins, si l'aventure la tentait, se risquer pour son propre bénéfice, à une promenade dans la clairière de l'arbre de vie.

Il fut aussi décidé que la mémoire de tous ces événements serait fixée dans des images, sous forme de figures peintes, tissées et sculptées. Avec la fibre des bambous et les écorces du mûrier, on fabriqua deux grandes feuilles de tapas, hautes comme deux filles et longues comme cinq, consacrées aux deux journées qui venaient de s'écouler, et trois douzaines de feuilles de plus petite taille réservées aux autres représentations de sa vie, ainsi qu'à des images précieuses qui seraient utilisées pour fixer et transmettre les connaissances : planches d'anatomie et d'ornithologie, spécimens de végétaux, modèles de cages, etc. La déesse leur apprit à dessiner tout ce qu'elle avait vu, avec le secret des tracés, la magie des terres, des rouges et des noirs, l'art de mélanger les pigments et les liants. Et à force de travail et d'inspiration, les mains habiles, attentives aux prescriptions de la déesse, reconstituèrent les images fidèles de son histoire, telles à peu près qu'on la trouve, ici même, dans ce récit.

Les doigts des fileuses pendant des mois tressèrent les brins de laine et de chanvre, beiges et bruns, pour

donner chaque jour aux tisseuses les fils dont elles firent des tapis sur lesquels on pouvait lire les aventures d'Artémis aussi clairement que dans le miroir de son propre souvenir. Sur l'un de ces tapis, on voyait l'arbre sacré du royaume des panthères, avec ses feuilles en forme de mains couvertes d'yeux. Sur un autre était figuré le lion féroce dont Artémis avait fait son animal domestique. Sur d'autres encore, on avait représenté la déesse, assise recevant le baiser d'un léopard, les jeux d'amour avec de jeunes félins auxquels Artémis nue, donnait à humer son intimité, l'hommage des oiseaux perchés sur chaque partie de son corps, et même l'image de ses chères suivantes, à ses bras, enlacées.

Dans l'atelier de poterie, sur les indications précises de la déesse, trois filles expertes en modelage élevèrent un dôme creux de forme incertaine, semblable à un crapaud ou à une cloche tibétaine, sur lequel étaient figurés des animaux. On donna à ce dôme les couleurs de la fournaise ardente, en le faisant cuire dans un brasier de branchages qu'on alimenta pendant neuf nuits et dix jours. Pendant sa cuisson, Artémis récita des invocations, et dès qu'il eut refroidi, elle exigea qu'il fût porté dans ses appartements, et installé au-dessus d'une cavité qui permettait à un corps de fille de se glisser à l'intérieur. Nul ne sait précisément à quoi il lui servit. Certains disent que la cloche avait le pouvoir de faire affluer dans l'esprit les images de la forêt et qu'Artémis en usait pour s'y livrer à ses passions secrètes. D'autres prétendent qu'elle y enfermait les adolescentes de sa suite pour leur enseigner la langue des animaux, les règles de la chasse et certaines autres choses. Une troisième tradition enfin soutient que c'est par le sortilège de ce dôme qu'Artémis, à loisir, pouvait changer les humains en bêtes de toutes sortes et qu'elle métamorphosa Iphigénie en biche.

Signatures

Mais une chose est certaine : à toutes les filles qui travaillaient à ces œuvres, elle recommanda expressément qu'au bas de chaque représentation achevée, fussent toujours inscrits dans un cartouche, les cinq signes MDR-SG. Nulle n'en comprenant le sens, Artémis dit seulement à ses ouvrières qu'il s'agissait d'un roi d'Occident et d'une princesse orientale, qui naîtraient à une époque lointaine, dans six mille ans, et à qui serait donnée, un jour, la mission de reconstituer fidèlement ces images, alors perdues depuis longtemps, qu'ici même, en son palais, elles venaient d'exécuter sous ses ordres. Tous deux, roi et princesse, seraient exercés dans l'art de représenter le monde et, à leur insu, doués de la faculté de peindre sous la dictée de la déesse. Quant à l'histoire dont leurs œuvres

contiendraient la mémoire, ajouta-t-elle en souriant, elle serait traduite en paroles dans un récit imaginé à la même époque par un certain lettré, également peintre et calligraphe, dont elle tenait déjà l'esprit en son pouvoir et dont le nom, italique comme celui de son ami le roi, s'exprimerait par les trois signes PMB.

Pierre-Marc de Biasi